Annales historiques de la Révolution française

Annales historiques de la Révolution française

326 | octobre- décembre 2001
La Révolution Batave. péripéties d'une République-Soeur (1795-1813)

Une société savante exclusivement féminine. Présage des temps modernes ou vestige de l'ancien régime ?

Dorothée Sturkenboom

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ahrf/507
DOI : 10.4000/ahrf.507
ISSN : 1952-403X

Éditeur :
Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2001
Pagination : 117-127
ISSN : 0003-4436

Référence électronique
Dorothée Sturkenboom, « Une société savante exclusivement féminine. Présage des temps modernes ou vestige de l'ancien régime ? », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 326 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 21 mars 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/ahrf/507 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ahrf.507

Tous droits réservés

UNE SOCIÉTÉ SAVANTE EXCLUSIVEMENT FÉMININE
PRÉSAGE DES TEMPS MODERNES OU VESTIGE DE L'ANCIEN RÉGIME ? (1)

DOROTHÉE STURKENBOOM

À la lumière d'une société savante réservée exclusivement aux femmes, il s'agira de retracer la sociabilité dans une ville de province et d'examiner dans quelle mesure elle symbolise ou non le passage vers la modernité et vers l'égalité des sexes. L'étude des sciences naturelles - de la physique en particulier - exercée par des femmes, semble au premier abord fort révolutionnaire. En va-t-il réellement ainsi ? Une visite dans le laboratoire de la société, où va se dérouler une démonstration astronomique, devrait en dire plus long à ce sujet.

Mots clés : société savante ; sociabilité ; égalité des sexes ; rapports sociaux ; République batave ; physico-théologie ; sciences naturelles.

Dans la ville zélandaise de Middelbourg - capitale de la seconde province côtière de la République -, le début de l'Epoque batave en 1795 entraîne comme ailleurs dans le pays de grands changements affectant les habitants. Le gouvernement de la ville, en place depuis longtemps déjà, est renvoyé ; de nouveaux responsables prennent leur place. Le commerce extérieur qui nourrit une grande partie de la population middelbourgeoise, et qui souffre depuis bien des années des conflits internationaux, est dès lors confronté à l'annexion française des voisins méridionaux : les barrières douanières s'élèvent maintenant à deux pas, de l'autre côté de l'Escaut. Lorsque, quelques années plus tard, l'administration fédérale de la République est remplacée par une administration centralisée, la ville de Middelbourg se trouve soudain située dans la périphérie et perd son rôle de

(1) Une subvention de la *National Science Foundation* des États-Unis (Grant nr. 9906044) m'a permis de faire les recherches nécessaires pour cet article. Le *Vertaalfonds KNAWIStichting Reprorecht* s'est chargé des frais de la traduction.

centre administratif. Beaucoup de familles de régents quittent alors la ville en quête d'un nouvel avenir. Et, ils ne sont pas les seuls. Entre 1795, quand Middelbourg compte encore 20 000 habitants, et 1810, l'année de l'annexion des Pays-Bas septentrionaux à la France, quand il ne lui reste plus que 14 000 âmes, la ville perd près d'un tiers de sa population (2).

Les troubles politiques et économiques causent des tensions locales qui se font sentir jusque dans la vie des sociétés de Middelbourg : les sociétés réputées perdent leurs adhérents; elles se voient forcées de réduire leur cotisation et d'ouvrir leur porte aux classes moyennes qui, auparavant, n'auraient jamais été admises. Bref, les structures de sociabilité qui jusque-là respectaient strictement la hiérarchie traditionnelle des ordres, subissent les effets du bouleversement des rapports de force (3).

Sous l'Ancien Régime, ce n'étaient pourtant pas seulement les différences entre les ordres qui déterminaient la vie des sociétés à Middlebourg, mais encore les différences entre les sexes. L'accès aux réunions des académies culturelles, politiques ou savantes (il y en avait une dizaine vers 1795) (4) était réservé aux membres du sexe masculin (5). À l'exception d'une société pourtant : la Société de Physique des Dames, qui avait été établie ici en 1785 (6). En tant que société féminine de physique, première du genre du point de vue national et international (7), cette institution remarquable tient une place exceptionnelle dans l'histoire de la vie des sociétés néerlandaises. La littérature internationale ne lui a pourtant pas accordé beaucoup d'attention. Or, l'existence de la société féminine middelbourgeoise devrait permettre de vérifier si la transition de l'Ancien Régime

(2) T. VERHEUL, « Walcheren in de Franse Tijd », dans *Zeeland,* 8, 1999, pp. 142-149 ; W. S. UNGER, *De Geschiedenis van Middelburg in omtrek,* Middelburg, 1966, 2e édition, pp. 46-52, 65-67; P.W. SIJNKE, « Hendrik Brouwer of het leven van een Middelburgs regent rond 1800 », dans *Zeeuws Tijdschrift,* 29, 1979, pp. 178-182 ; J. J. KLOEK et W. W. MIJNHARDT, L*eescultuur in Middelburg aan het begin van de negentiende eeuw,* Middelburg, 1988, pp. 31, 39-43, 54 ; A. MULDER, « De honderd hoogstaangeslagenen te Middelburg in 1812», dans *Economisch Historisch Jaarboek,* 17, 1931, pp. 81-116.

(3) W. W. MIJNHARDT, *Tot heil van 't menschdom. Culturele genootschappen in Nederland, 1750-1815,* Amsterdam, 1987, pp. 166-168, 251-254 ; D. SCHOUTE, « De geschiedenis van het Natuurkundig Gezelschap te Middelburg », dans *Archief. Vroege en late mededelingen voomamelijk in betrekking lot Zeeland, uitgegeven door het Zeeuwsch Genootschap der Wetenschappen te Middelburg,* 1923, pp. 1-34, et, plus en particulier, p. 24.

(4) Ne sont pas comptés les différents cercles de lecture, qui sans aucun doute ont dû exister dans la ville, mais dont on n'a retrouvé aucune information pour ce qui est de ces années.

(5) Un certain nombre de veuves étaient membres de l'Académie Middelbourgeoise des Beaux-Arts en qualité de membres honoraires. Cela n'impliquait pourtant pas une participation aux activités d'ensemble de la société.

(6) E. COHEN & W. A. T. COHEN-DE MEESTER, « Het Natuurkundig Genootschap der Dames te Middelburg (1785-1887)», dans *Chemisch Weekblad,* 39, 1942, pp. 242-246; C. BAAR-DE WEERD, « Natuurkundig Genootschap der Dames te Middelburg (1785-1887) », dans *Zeeland,* 10, 2001, pp. 81-90.

(7) Si on laisse de côté quelques académies imaginaires de femmes en Angleterre, les premières sociétés de physique de femmes ne furent établies qu'au XIX^{e} siècle. L. SCHIEBINGER, *The mind has no sex ? Women in the origins of modem science,* Cambridge/London, 1989, pp. 32-36 ; G. NOORDENBOS, *Vrouwen in de Academies van Wetenschappen. Van uitsluiting tot uitzondering,* Zutphen, 2000, pp. 113-114.

aux Temps modernes a réellement et sous tous les points de vue la signification révolutionnaire qu'on lui attribue d'ordinaire.

L'importance de la Société de Physique des Dames de Middelbourg

Établie en 1785, la Société de Physique des Dames se maintiendra jusqu'en 1887. L'établissement et les activités de la société témoignent de l'intérêt croissant pour les sciences naturelles sous l'influence du newtonisme, ce qui vaut d'ailleurs pour tous les cercles locaux d'étude des sciences naturelles fondés dans la République des Provinces-Unies pendant le dernier quart du WVIIIe siècle. Si, dans d'autres villes néerlandaises, c'étaient surtout les hommes qui maniaient l'électriseur, les aimants et le condensateur de Musschenbroek, à Middelbourg c'étaient des femmes qui se réunissaient pour étudier les merveilles de la nature.

Disons-le tout de suite, les hommes de Middelbourg avaient eux aussi depuis des années leur société de physique, et les deux académies étaient intimement liées. Mais, grâce à son académie de dames, la ville de Middelbourg se distinguait à cette date des autres villes néerlandaises et européennes. Son comité directeur, ses statuts imprimés, et la cotisation fixe lui assuraient une certaine continuité. Sur ces points, Middelbourg différait des autres villes néerlandaises, comme Amsterdam ou Zutphen, où, depuis plus longtemps, des cercles de femmes se consacraient à l'étude des sciences naturelles sous la direction d'un professeur privé (8). Ces initiatives auraient la vie bien moins longue, parce qu'elles ne parvinrent pas à s'institutionnaliser.

Ces cercles féminins peu ordinaires, parmi lesquels celui de Middelbourg me paraît exemplaire, pourraient témoigner de la modernité de la République des Provinces-Unies, qui, comparée aux pays environnants, était à bien des égards en avance sur son temps, aux yeux de certains historiens : le mercantilisme, présent très tôt déjà, la forte position de la bourgeoisie, la prépondérance précoce de la famille nucléaire sur la famille patriarcale, et l'indépendance singulière des femmes néerlandaises, évoquée à maintes reprises dans les récits de voyage des étrangers - ces phénomènes sont considérés comme autant de signes de la modernité de la petite nation. Bien que cette image ait été entre-temps relativisée sur plus d'un point ou révoquée en doute par des observateurs critiques, à première vue, la Société de Physique des Dames de Middelbourg pourrait y être conforme en ce qui concerne les relations égalitaires des sexes.

(8) Sur le cercle de Zutphen sous la direction du pasteur Martinet : B. PAASMAN, *F. Martinet. Een Zutphens ftlosoof in de achttiende eeuw,* Zutphen, 1971, pp. 41-42 ; sur le groupe d'Amsterdam sous la direction de Benjamin Bosma : M. KEYSER, « Het intekenboek van Benjamin Bosma : natuurwetenschappelijk en wijsgerige onderzoek te Amsterdam, 1752-1790; een verkenning», dans *Jaarverslagen Koninklijk Oudheidkundig Genootschap,* n°s 124-127, 1986, pp. 65-81, en particulier, pp. 70 et 80.

Mais cette société, avait-elle un caractère si moderne? Pouvons-nous en effet considérer ses activités comme un présage des Temps modernes où les femmes auraient acquis les mêmes droits que les hommes dans l'étude intensive des sciences naturelles, ou est-ce là une interprétation trop simpliste ?

Pour répondre à cette question, il faut nous transporter au mercredi soir 15 mars 1797. Dans l'anti-chambre du Muséum de Middelbourg (9), quelque quarante dames middelbourgeoises dégustent une tasse de thé et se préparent à assister à une nouvelle démonstration du planétarium, que leur président leur a donné en 1794. Les portes s'ouvrent : suivons les dames et entrons dans la grande salle.

Le 15 mars 1797 : une démonstration expérimentale du système solaire en miniature

> « Mes très honorées Dames et Demoiselles.
> Le 16 Avril 1794, j'avais pour la première fois l'honneur de donner en votre présence une leçon dans cet auditorium. Je vous en témoigne une grande reconnaissance [...] et atteste que la mémoire en a été assez flatteuse pour moi, et l'est toujours en souvenir, et par l'honneur que l'on m'a fait de me demander de la refaire [...] J'espère être capable de répondre à votre attente et je vais commencer une leçon qui vous étonnera fort et s'amorcera par une brève présentation du soleil doré, de la lune argentée, des étoiles brillantes dans le bleu azur, et maintenant, je vais poursuivre mon introduction. Depuis longtemps déjà, je souhaitais savoir quelle était exactement la grandeur de notre système planétaire... » (10)

C'est M. Daniël Radermacher qui parle ici, depuis 1790 président du « Physico des Dames », ainsi qu'on appelle quelquefois la société. Il est l'initiateur de la fabrication du planétarium dont les particularités seront démontrées ce soir. Il s'agit d'un simple modèle portatif du système solaire, où sont déplacés des corps célestes miniatures de sorte à montrer l'orbite des planètes autour du soleil, les rapports mutuels de ces corps, ainsi que les causes et les effets des éclipses solaires et lunaires. Les dames écoutent attentivement avec la volonté de comprendre comment les équipages des bateaux de commerce zélandais réussissent à l'aide du firmament à faire cap sur les côtes de l'Afrique, de l'Amérique du Sud et de l'Asie d'où ils rappor-

(9) Sur cette « université populaire » avant la lettre, érigée pour stimuler les arts et les sciences du lieu : H. J. ZUIDERVAAKT, « Mr. Johan Adriaen van de Perre (1738-1790). Portret van een Zeeuws regent, mecenas en liefhebber van nuttige wetenschappen», dans *Archief van het Koninklijk Zeeuwsch Genootschap der Wetenschappen,* 1983, pp. 1-169, en particulier, pp. 52-62.

(10) Manuscrit se trouvant au Zeeuws Archief, Archives de la famille Schorer, inv. nr. 526.

tent les esclaves, le café, les épices, et toutes les marchandises auxquelles la ville de Middelbourg doit sa richesse (11).

Cependant, au fond de la salle, nous apercevons aussi M. Ballot, le pasteur qui normalement prend à son compte les leçons de physique des dames. Il suit toujours consciencieusement les *Leçons de physique expérimentale* (1743), le manuel français de l'Abbé Nollet, traduit en néerlandais entre 1759 et 1772 et dont l'usage est stipulé par les statuts de la société. Ce soir pourtant, le pasteur se tient à l'arrière-plan. Mais ne dirait-on pas qu'il essaie d'étouffer un baillement ? Car le voilà obligé d'écouter une fois de plus la conférence de Radermacher sur « ces corps célestes afin d'y lire leurs dimensions, leurs révolutions autour de leurs propres axes aussi bien que leurs orbites autour du soleil et d'autres particularités ». Malheureusement, pour assister à la part la plus sensationnelle de cette « Leçon de Physique », l'épreuve avec les chandelles, il faudra attendre la séance suivante. Alors on enlèvera du planétarium le globe massif qui représente le soleil ; on éteindra le grand lustre au milieu de la salle, et, à l'endroit du soleil, on allumera quatre chandelles, pour montrer très exactement comment par suite de la conjonction des différents astres se produisent des éclipses solaires ou lunaires. Mais ce ne sera donc pas pour aujourd'hui, et Ballot devra se contenter de l'introduction moins spectaculaire.

Entre-temps, Rademacher place sur le tableau les lunes de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et montre que non seulement la terre mais encore d'autres planètes sont accompagnées de lunes. Évidemment il n'omet pas la plaisanterie, déjà connue de tous, sur les lunes de Jupiter, baptisées d'après les multiples amours de ce dieu souverain. Puis, il attire l'attention des dames plus particulièrement sur la planète la plus éloignée du soleil, Uranus. La découverte de cette planète, qui ne date que de 1781, confirma la théorie de l'astronome allemand Tïtius selon laquelle les distances respectives qui séparent les planètes du soleil constituent une série géométrique fixe. Enthousiasmé, Radermacher raconte à son auditoire féminin, que, sur la base de cette théorie, formulée en 1766, les astronomes d'aujourd'hui croient en l'existence d'une planète nouvelle, qui devrait se trouver entre Mars et Jupiter. Mais jusqu'ici, personne n'a pu l'observer.

À cet instant, Radermacher ne peut deviner qu'en 1801, l'observation du corps céleste aura effectivement lieu. Mais ce ne sera là qu'une planétoïde assez petite qui, en 2001, n'est plus considérée comme une planète. Le spectateur attentif lira pourtant dans les yeux pleins d'espoir de Rademacher, que, malgré son âge avancé (74 ans), il espère assister à cet événement. Dans cette compagnie nocturne, personne ne sait encore que cela lui sera en effet accordé. Le destin sera moins complaisant avec Ballot,

(11) UNGER, *op. cit.*, pp. 45-52.

pourtant plus jeune de vingt ans : moins de six mois après la conférence de Radermacher, la mort le surprendra - une perte considérable pour la société des dames puisque le pasteur était depuis 1785 leur professeur attitré.

Mais n'anticipons pas. Laissons les dames de Middelbourg en compagnie de leur président et de leur professeur et revenons aux questions avancées au début de cet article (12).

Des éléments traditionnels...

Après cette courte visite dans le Middelbourg de la République batave, il est impossible de percevoir la « Physico des Dames » comme un présage des Temps modernes. Puisque cette perception présuppose que les sciences naturelles auraient toujours été le domaine des spécialistes universitaires et que la participation des femmes à ces sciences ne serait devenue possible que grâce aux diverses vagues féministes de l'époque contemporaine. Or, il apparaît que ces présuppositions sont bien trop influencées par les pratiques scientifiques actuelles (13).

Tout d'abord, il faut savoir qu'à l'époque prémoderne, la distance entre amateurs et professionnels n'était pas si grande qu'aujourd'hui (14). Au XVIII^{e} siècle, non seulement des spécialistes scientifiques s'occupaient d'expérimentations, mais les amateurs s'y intéressaient beaucoup aussi et possédaient souvent des collections d'instruments. La Société de Physique des Dames présente en effet toutes les caractéristiques d'un cercle dix-huitiémiste d'amateurs savants. Les recherches et les expérimentations dans les sciences naturelles dont s'occupaient ces sociétés d'amateurs, n'avaient le plus souvent pas pour but de faire des découvertes scientifiques, mais servaient à montrer la main de Dieu dans la création. Celui qui pouvait, grâce à des expérimentations, observer de près l'efficacité des lois de la Nature, serait confirmé dans sa foi et se rapprocherait ainsi de son Créateur. À côté de cette inspiration physico-théologique, les besoins de distraction et de convivialité stimulaient les réunions régulières et l'investigation des merveilles de la nature. Dans leurs études, les membres d'un cercle se faisaient souvent aider par des professeurs plus expérimentés dans le maniement des outils et les expérimentations, dont l'utilisation démontrait la

(12) La reconstruction de la conférence du 15 mars 1797 est basée sur les notes de Radermacher, conservées au Zeeuws Archief, Archives de la famille Schorer, inv. nr. 526 et sur H. J. ZUIDERVAART et H. HOITSMA, « Een Zeeuws planetarium uit de tweede helft van de xviiie eeuw », dans *Archief van het Koninklijk Zeeuwsch Genootschap der Wetenschappen,* 1982, pp. 69-148, en particulier pp. 134-135, 144. La description de l'état mental des personnages doit être mise sur le compte de l'auteur de la présente étude.

(13) Pour les relations historiques des femmes avec les sciences naturelles, et les différentes idées préconcues, voir M. BOSCH, « Kies exact ! in historisch perspectief : veranderende visies op meisjes-onderwijs en de exacte vakken, 1650-1800 », dans *Gewina,* 20,1997, pp. 184-210.

(14) SCHIEBINGER, O*p. cit.,* p. 44 ff.

Toute-Puissance divine. À l'origine, c'étaient surtout des pasteurs qui, encouragés par l'avènement de la physico-théologie au début du XVIII[e] siècle, avaient suivi durant leur éducation théologique des cours chez des physiciens renommés. Mais des médecins, des pharmaciens et des commerçants réussirent également à acquérir l'habileté et la science nécessaires (15).

Tandis que dans les sociétés de physique de bien des villes néerlandaises, était en usage une sociabilité qui réunissait régents, hauts fonctionnaires, commerçants, médecins, pharmaciens et pasteurs, l'entrée dans les deux sociétés de physique à Middelbourg demeura réservée pendant les premières décennies de leur existence au patriciat de la ville. Lors de sa fondation, 90 % des membres de la société des dames appartenaient à une des familles de régents locaux. Quelques épouses de pasteurs complétaient l'ensemble, sans aucun doute parce que la société masculine ne pouvait pas se passer de leurs maris qui y enseignaient, et qu'il ne fallait donc pas rebuter. Une cotisation élevée, la cooptation et le vote d'admission, étaient les garants du caractère exclusif de la société des dames qui se maintint jusqu'au XIX[e] siècle, plus longtemps que chez les hommes, chez qui, dès la fin du XVIII[e] siècle, étaient admis des membres des nouvelles familles. Son élitisme plaçait donc la Société de Physique des Dames plutôt du côté de la tradition des anciennes sociétés aristocratiques européennes que dans le nouveau mouvement de sociétés bourgeoises qui vit le jour dans la République après 1750, à l'époque des Lumières (16).

La protection par un homme haut placé, qui, en sa qualité de président représentait les intérêts de la société des dames à l'extérieur, s'accordait également fort bien avec la tradition ancienne, où des hommes puissants et riches jouaient souvent le rôle de mécènes et de protecteurs. Avant que le très éminent Radermacher ne fût président des deux sociétés en 1790, M. Johan van de Perre, Seigneur de Nieuwerve et Welzinge, avait rempli cette fonction. Dans les années 1768-1778, ce régent zélandais, connu grâce aux archives comme étant avec Radermacher le moteur de la sociabilité scientifique de Middelbourg, était en tant que « Représentant du Premier Noble » (du stadhouder), l'homme le plus influent de toute la province de Zélande, officiellement. Après qu'il se fut retiré de la politique active, il resta, grâce à ses relations, un homme assez important. Sans aucun doute le fait que Van de Perre était marié avec Jacoba van den Brande, une des

(15) R. HOOUKAAS, « De natuurwetenschap in "de eeuw der genootschappen"», *in NG 200. Natuurkundig Gezelschap te Utrecht 1777-1977* (s.l., s.n.) [Utrecht, 1977], pp. 11-38 ; H. A. M. SNELDERS, « De natuurwetenschappen in de lokale wetenschappelijke genootschappen uit de eerste helft der negentiende eeuw», dans *De Negentiende Eeuw,* 7, 1983, pp. 102-123; H. J. ZUIDERVAART, *Van «konstgenoten » en hemelse fenomenen. Nederiandse sterrenkunde in de achttiende eeuw,* Rotterdam, 1999.

(16) R. VERMIJ, « Nieuwe wijn in oude zakken ? lets over plaats en functie van genootschappen in de maatschappij van het Ancien Régime », dans *Tijdschrift voor Geschiedenis, 11*2, 1999, pp. 24-46.

femmes les plus riches de Zélande, a eu une influence positive sur ses activités de mécène local et de président des dames. Jacoba était membre de la Société de Physique féminine et après la mort de son mari elle assuma avec zèle le rôle de mécène de celui-ci (17).

Du reste, l'intérêt de femmes telle Jacoba van den Brande pour les sciences naturelles n'était en rien plus inédit au xviiie siècle que l'intérêt des amateurs pour le sujet (18). De nombreuses femmes célèbres qu'elles pouvaient prendre pour exemple, avaient devancé les membres de la Société de Physique des Dames : la Française Émilie du Châtelet, l'Anglaise Margaret Cavendish, l'Allemande Maria Winkelmann, l'Italienne Laura Bassi, ce ne sont là que quelques noms de femmes réputées dans le domaine (19).

Pour les dames middelbourgeoises, il y avait encore des modèles plus proches : la poétesse Catharina Questier (1630-1669) d'Amsterdam, qui faisait chez elle des expérimentations de chimie afin de trouver la technique idéale de conversation pour les objets rares de son cabinet (20) ; Adriana van de Water (1694-1732) de Leyde, qui secondait son mari, Petrus van Musschenbroek, professeur à l'Université d'Utrecht et un des inventeurs du condensateur, dans ses expérimentations scientifiques (21) ; Petronella Johanna de Timmerman (1724-1786) de Middelbourg, qui possédait une collection d'instruments de physique, étudiait avec ferveur les phénomènes astronomiques nocturnes qui servaient après de matériau à ses poèmes ; elle se maria sur le tard avec le professeur d'Utrecht Johan Friedrich Hennert (22). La physico-théologie conduisait encore d'autres femmes-auteurs néerlandaises à l'étude intensive de la nature et de la philosophie expérimentale : on en trouve des traces par exemple dans l'œuvre de Catharina Pietersdr. de Wilde (1688-1766), de Betje Wolff (1738-1804), et de Petronella Moens (1762-1843) - les deux dernières de descendance zélandaise du reste (23). C'est qu'à l'époque la poésie était encore un véhicule des connaissances scientifiques, non seulement pour les femmes mais aussi pour les hommes (24).

(17) ZUIDERVAART, *op. cit.,* 1983.

(18) P. PHILIPS, *The scientific lady. A social history of women's scientific interests, 1520-1918,* New York/London, 1990 ; G.V. SUTTON, *Science for a polite society. Gender, culture and the demonstration of the Enlightenment,* Boulder/Oxford, 1995; L. HUNTER & S. HUTTON (éd.), *Women, science and medicine 1500-1700. Mothers and sisters of the Royal Society,* Stroud, 1997.

(19) SCHIEBINGER, *op. cit.,* pp. 10-118.

(20) R. SCHENKEVELD-VAN DER DUSSEN (éd.), *Met en zonder lawerkrans. Schrijvende vrouwenuit de vroegmodeme tijd 1550-1850 : van Anna Bijns tot Elise van Calcar,* Amsterdam, 1997, pp. 316-321.

(21) H. A. M. SNELDERS, « De beoefening van de natuurkunde door de gegoede burgerij uit de achttiende eeuw», *in Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw,* 1976, n" »31-32, pp. 3-24, en particulier, pp. 13-14.

(22) SCHENKEVELD-VAN DER DUSSEN, O*p. cit.,* pp. 583-588.

(23) *Id,* pp. 530-535, 584, 618-631, 742-747.

(24) Pour un discours plus élaboré, voir PHILLIPS, *op. cit.,* pp. 119-121. Voir également BOSCH, *op. cit., p.* 203.

... ayant l'air modernes ?

Les Néerlandaises dépendaient pour leur éducation scientifique des liens familiaux, des contacts épistolaires et des cercles privés d'amis. La vie des salons, telle qu'elle fleurissait en France, n'existait pas ici. En Angleterre, les conférences publiques semblent avoir été beaucoup plus accessibles aux femmes qu'aux Pays-Bas. Et ici l'on ne connaissait pas non plus l'éducation scientifique en tant qu'aide/compagnon dans la tradition des corporations, dont profitaient les filles et les épouses d'astronomes, en Allemagne par exemple (25).

La vie des sociétés qui s'épanouit aux Pays-Bas après 1750, n'offrait pas non plus beaucoup d'espace aux femmes. Plus que les inofficiels cercles d'amis qui décidaient auparavant de la forme et du contenu de la vie sociale et culturelle, les nouvelles sociétés bourgeoises des Lumières tendaient à exclure les femmes. L'habitude qui voulait que, dans ces sociétés, les membres individuels fassent à tour de rôle une conférence pour leurs confrères, y faisait obstacle. Qu'une femme prenne la parole dans un endroit public et dans une société mixte, cela était ressenti comme une inconvenance. Au temps des troubles politiques de la fin du XVIIIe siècle, des femmes néerlandaises s'approprieraient certes le droit de parler en public des choses publiques, mais, ce droit, elles le perdraient vite après 1800 (26). Entre-temps et à partir de 1772, les femmes étaient admises dans les sociétés poétiques dont les membres étaient éparpillés dans le pays tout entier, puisqu'ici les contacts se faisaient par écrit et les réunions étaient des exceptions. D'abord, elles étaient admises comme membres honoraires, dépourvus du droit de vote, mais plus tard aussi comme membres actifs. De même, les sociétés de lecture (souvent moins officielles) offraient parfois aux femmes des possibilités d'adhésion, bien que cela semble avoir été l'exception plus que la règle. Normalement, les femmes ne participaient pas aux sociétés de musique à moins qu'on n'eût besoin d'elles comme choristes ou solistes. En général, dans la République, les femmes pouvaient seulement assister comme invitées à des réunions de sociétés, lors d'événements exceptionnels (27).

(25) SCHIEBINGER, *op. cit.,* pp. 30-101 ; PHILLIPS, o*p. cit.,* pp. 122-133.

(26) M. EVERARD, « In en om de (Nieuwe) Bataafsche Vrouwe Courant. Het aandeel van vrouwen in een revolutionaire cultuur », *in Mededelingen van de Stichting Jacob Campo Weyerman,* 24, 2001, pp. 67-87.

(27) C. BAAR-DE WEERD, « Een onderzoek naar de rol van vrouwen in de genootschappen in de Noordelijke Nederlanden in de achttiende eeuw », *in* C. Baar- de Weerd (éd.), *Vijffjaar Promotiewerkplaats Vrouwen UvA : een selectie uit de onderzoeken,* Amsterdam, 1995, pp. 10-15 ; M. DE VRIES, « Dichten is zilver, zwijgen is goud; vrouwen in letterkundige genootschappen 1772-1800», *in De Achttiende Eeuw,* 31, 1999, pp. 187-213 ; P. J. BUUNSTERS, « Nederlandse leesgezelschappen uit de achttiende eeuw », *in idem, Nederlandse literatuur van de achttiende eeuw,* Utrecht, 1984, pp. 183-198, en particulier p. 185, 188 ; N. KLINKEBERG, «"Gewone" bijeenkomsten en damesconcerten : over de rol van vrouwen in muzikale genootschappen », conférence non publiée du séminaire de la Fondation pour l'histoire des femmes à l'époque prémoderne (Stichting Vrouwengeschiedenis van de Vroegmoderne Tijd) du 19 novembre 1999.

C'est dans ce contexte, que nous pouvons comprendre que l'adhésion à la Société de Physique masculine n'était pas une option pour les dames middelbourgeoises. Elles n'avaient guère d'autre alternative que de créer leur propre société - conformément à l'opinion commune qui voulait que les femmes ne puissent se réunir en toute égalité avec des hommes dans un même endroit public. Il se peut qu'ici enfin apparaisse un phénomène qu'on pourrait appeler « moderne », en ce sens que dans beaucoup d'autres pays, il ne deviendra visible qu'au cours du XIX^e^ siècle : la séparation des sexes, pas tant entre un domaine privé, exclusivement réservé aux femmes, et, un domaine public, réservé aux hommes, comme l'historiographie l'a longtemps voulu (28), qu'entre deux secteurs du domaine social, l'un principalement féminin et l'autre mâle. Une séparation qui se traduisit aussi pour une grande part dans la vie associative. Dans le secteur mâle (la politique, l'administration et les sciences) les liens « homo-sociaux » entre hommes se resserraient plus étroitement et dans le secteur féminin (l'éducation et la charité) l'intérêt de la société était servi par la valorisation des qualités « féminines ». Il se peut donc que la vie des sociétés dans la République des Provinces-Unies du XVIII^e^ siècle préfigure ce que sera la séparation bourgeoise des sexes, si caractéristique du XIX^e^ siècle. Que Johan van de Perre dans son rôle de président des dames middelbourgeoises invoque la responsabilité des femmes dans l'éducation des générations à venir pour légitimer leur engouement pour les sciences (29), s'accorde avec cette interprétation. Au cours du XIX^e^ siècle l'argument perdrait sa valeur légitimante, mais c'est là une autre histoire.

Conclusion

Pour la ville zélandaise de Middelbourg, l'arrivée des Bataves sonna l'heure de grands changements. Mais les dames de la Société de Physique furent remarquablement peu touchées par ces changements et la révolution batave ne fut point pour elles la transition vers une époque plus moderne où triompheraient les idéaux d'égalité. Ce qu'il y avait de « moderne » dans les réunions séparées des Sociétés de Physique des hommes et des dames, n'était que l'effet involontaire de l'adaptation à une civilisation bourgeoise, présente dans ce pays depuis plus longtemps. Pour le reste, la société des dames middelbourgeoises ne niait pas ses racines patriciennes et ce ne serait que tard dans le XIX^e^ siècle que seraient admis ceux qui n'appartenaient pas

(28) Sur les difficultés de ce modèle : B. MAZOHL-WAIXNIG, « Mânnliche Ôffentlichkeit und weibliche Privatsphäre ? Zur fragwûrdige Polarisierung bûrgerliche Lebenswelten », *in* M. FRIEDRICH & P. URBANITSCH (éd.), *Von Bürgern und ihren Frauen,* Wien/Köln/Weimar, 1996, pp. 125-140.

(29) J. VAN DE PERRE, « Aanspraak », *in Wetten van het Natuurkundig Genootschap,* Middelburg, 1785, pp. 13-34, en particulier, p. 24.

aux familles « anciennes ». Mais il est fort possible par ailleurs que ce soit justement grâce à ces traits aristocratiques que la Société de Physique des Dames ait pu survivre jusqu'en 1887 : les excentricités des élites sont plus facilement acceptées en général que les singularités des individus des classes moyennes de la société. Et au cours du XIX^{e} siècle, il était devenu fort insolite qu'une femme abandonne régulièrement sa maison et sa famille, en début de soirée, pour aller s'informer sur les dernières découvertes survenues dans les sciences naturelles.

(traduction du néerlandais : A. Kost)

Dorothée STURKENBOOM
Postdoctoral Fellow, University of California (L.A.)
Verschuurstraat 9
N. L. - Postdoctoral Fellow - 5042 RH Tilbourg